

CHRONIQUE D'UNE ATTENTE

Marie Chotek

Éditions ThoT
Roman

Marie Chotek grandit comme beaucoup d'autres : en suivant le cours des choses. À vingt-cinq ans, après des études en sciences politiques et deux mémoires sur la Palestine, elle entre par hasard dans l'édition, puis à la Culture. Elle en profite pour écrire, chaque jour ou presque. En 2007, elle publie un recueil de nouvelles *La femme blanche est fatiguée* aux éditions Arcadia. En 2011, elle s'installe au Japon avec sa famille ; cinq années à la fois prodigieuses et frustrantes, car la langue et l'esprit – plaisant bien que compliqué – des habitants du Soleil levant l'empêchent de vivre pleinement cette aventure comme la vécut Nicolas Bouvier, son écrivain voyageur préféré. De retour au pays natal, elle s'établit dans le massif de Belledonne. Elle exerce l'étrange métier de « rédactrice de débats », ce qui lui permet de se frotter au monde de l'entreprise, sans y être vraiment, une position somme toute assez confortable dans cette vie moderne.

Alors quel immense
Récit ce qui sera muet et enfance
Face à la prairie dans l'été
Tout à coup si un versant s'échappe
Un cri privé d'ombre

Bernard Vargaftig,
Un récit, 1991

Je descendrai dans le vide comme toute chose qui tombe,
qui se sent appelée, qui n'est pas retenue ni contrainte, je
descendrai dans le ciel parce que je suis libre, parce que je
tombe comme les hommes libres, comme mon père, avec
sa liberté debout, parce que tous les hommes qui tombent
tombent debout, plutôt que de vivre à genoux, avec les
genoux souillés d'implorations et d'un ciel qui n'existe
pas, qui ne veut pas exister, un autre ciel au-dessus, un
vieux ciel tout voûté par le poids des années.

Olivier de Solminihac,
Descendre dans le ciel, 2004

Courage, on est bien mieux relié qu'on ne le croit mais
on oublie de s'en souvenir.

Nicolas Bouvier,
Chronique japonaise, 1975

Le cousin vit dans un lit

Le cousin vit dans un lit d'hôpital, entouré par les grands pans en plastique de sa tente stérile. Il y vit depuis que la vie, qui le fuit depuis tant d'années, a décidé soudain de frapper un grand coup.

Il n'a pas encore quarante ans, mais certains pensent, désespérés ou résignés, qu'il ne les atteindra jamais.

Le concernant, ce sont ses globules rouges qui se sont mis brutalement à disparaître, les blancs se chargeant pour leur part de proliférer. Fièvre, amaigrissement, intense fatigue, on appelle ça « leucémie », sinon « cancer du sang » chez d'aucuns peu portés sur les délicatesses sémantiques.

Des leucémies, il y en a de toutes sortes, mais elles sont généralement réservées aux enfants et aux adultes d'âge moyen. Elles leur tombent dessus, brutales et contre nature, quand les vieux, eux, mourront de maladies d'usure. Ils s'éteindront solitaires comme des bougies la nuit, et c'est la femme de ménage qui les découvrira au

matin. On culpabilisera ensuite les familles, surtout à la télé, surtout s'il faisait très chaud, surtout si vous étiez partis en vacances. Et puis, en matière de rétorsion, on vous fauchera un jour de congé.

Mais à ces vieux, du moins, aura-t-on épargné la sauvagerie de l'hôpital et la cruauté des espoirs déçus, au contraire des masses actives pour lesquelles il est impensable de désertier si tôt le terrain.

— Il faut se battre dans la vie.

Ainsi pensent certains vivants, surtout quand aucunement menacés ni tabassés par la maladie, si ignorants de cette forme-là très particulière de combat, si cruel, car si incertain, d'où son salut viendra de sa propre démolition.



Un certain mois de juillet, le traitement chimique administré en ambulatoire s'étant mis à produire d'inquiétants processus de mutation d'ordre chromosomique, il a été décidé de procéder de façon différente et, disons-le, plus musclée.

— Fini les petits cachets.

On a proposé au cousin de procéder à une greffe de moelle osseuse afin de régénérer entièrement ses cellules du sang, mais en septembre, après les vacances scolaires.

— On n'est pas à la seconde près non plus.

On a alors expliqué au cousin, qui n’y connaissait rien, qu’on allait détruire entièrement ses cellules sanguines, les bonnes comme les mauvaises – la Science reconnaîtrait les siens – puis, et c’est là que les choses se corsaient, on allait lui greffer les cellules d’une moelle osseuse prélevée sur un donneur 100 % compatible et plus anonyme qu’un alcoolique au cercle.

— D’accord.

A dit le cousin qui n’y connaissait rien, mais il est vrai que tout le monde aurait dit la même chose face à la vie qui fuit.

— D’accord.

On lui a expliqué gentiment les choses, les bonnes comme les moins bonnes.

— Sachez qu’il y a à peu près une chance sur quasiment un million pour vous en trouver un, de donneur compatible.

Le corps médical a globalement fait des progrès. Il explique, mais ça n’est parfois pas beaucoup mieux. Il vous dit des choses terribles, droit dans les yeux, avec un inquietant sourire d’apaisement... à moins qu’il ne tripote son stylo, l’œil en fuite vers la fenêtre où la lumière du monde en bonne santé pleut.

— Mais au moins, une fois le donneur repéré, il y a désormais une statistique raisonnable pour que la greffe fonctionne... attendez, je cherche...

Concernant le cousin, c'est la cheffe du service, la papesse des greffes du sang, la grande gourou des cellules souches, à savoir la professeure Larissa Torgnoles, qui s'est chargée des explications.

La grande professeure Larissa Torgnoles, 1,75 mètre, 70 kilos, cheveux clairs, carnation dorée et yeux noisette, au mitan de la cinquantaine. Petite révérence dans une blouse blanche quasi immaculée d'une taille 40 oscillant depuis peu vers le 42.

Elle a fourni les explications nécessaires très professionnellement, s'adressant au cousin comme à un adulte responsable et, en cela, apte à recevoir la Vérité, en des termes simples, mais non infantilisants, de sa voix à la fois claire et posée, sans que ses yeux ne fuient ou ne se parent d'un trop grand sourire.

Elle a été par-fai-te.

En fin d'entretien, elle lui a proposé de voir dans son sillage un psychologue, s'il le désirait, s'il en ressentait le besoin, s'il...

— Pour quoi faire ?

L'a coupée le cousin, qui ne voyait pas ce qu'un psychologue pourrait lui apporter en matière de cellules et de guérison.

— Eh bien, pour parler, vider votre sac, exprimer votre, euh, angoisse.

Car c'est un fait que la Science, toute la Science, s'est

efforcée, depuis l'apparition du cancer sur Terre, de faire des progrès qui ne soient pas que scientifiques, mais également humains. C'est au point qu'il existe désormais des psychologues spécialisés dans vos maladies graves, vos risques d'agonie, vos carences et vos stades terminaux. Ils ne vous feront donc pas d'ennui avec votre Œdipe, votre complexe de castration ou votre propreté infantile, non, juste votre sang, vos os et l'espoir que vous placez dans votre guérison.

— Non merci.

A répondu le cousin d'un air poli comme si on lui avait tendu un plat de petits fours.

Par souci professionnel, la grande professeure Larissa Torgnole lui a précisé qu'il pouvait faire appel à un curé, à un pasteur, à un rabbin ou à un imam, un bonze, même, si telle était son inclination. Qui sait ? Peut-être seront-ils eux-mêmes des religieux spécialisés en maladies du sang, ou d'autres tout aussi mortelles, sachant qu'eux, au contraire des psychiatres et psychologues, auront quelque chose à vous proposer.

Quelque chose qui a l'avantage de se situer dans l'avenir et non dans le passé. Quelque chose qui ne s'appellera peut-être pas forcément guérison, certes, mais qui constituera un état durable, longtemps, très très longtemps.

— L'éternité, quoi.

De fait, il faut savoir que dans toute maladie grave, un tas de gens sont disposés à vous prêter assistance à défaut de vous donner guérison. Des médecins aux infirmières en passant par les psys et les hommes en robe, sans oublier les proches dont certains accourent du fin fond des obscurités généalogiques pour vous proposer leur soutien, le tout comme une légère compensation à la cruauté de la maladie, teintée il est vrai d'une culpabilité diffuse, quoique soulagée, des uns comme des autres.

— Non merci, non vraiment.

A encore dit le cousin, aux uns comme aux autres, sourire poli, mais ferme. Ne dépassez pas la limite tracée sur le sol, séparant le profane du stérile, à défaut du sacré.

Seulement voilà, côté proches, on se sent frustré, on se sent vaguement irrité. Voilà même que l'on se sentirait comme un peu vexé.

— À quoi sert-on ? On se le demande !

En leur for intérieur, comme un petit caillou dans le sabot hospitalier. Tante et nièce, mère et sœur, oncle et neveu, cette touche d'impuissance et ce zeste de honte, tandis qu'ils mettent à la poubelle, en sortant du service des gens en chambre stérile, blouses, masques, charlottes et petits chaussons en plastique bleu de rigueur.

— À demain, bon courage.



Quoi qu'il en soit, quelques semaines plus tard, à l'heure où la jeunesse du pays s'en retournait s'enfermer dans les salles de classe, le programme a été lancé, la première étape consistant à détruire intégralement les cellules sanguines du cousin avant la greffe de moelle osseuse.

En cela, le cousin a subi l'agression caractérisée, violente et intensive d'une radiothérapie à la suite de laquelle se sont jointes la violence et la concentration d'une chimiothérapie tout aussi dévastatrice.

Les deux traitements se sont ardemment consacrés à la destruction des cellules du sang, sortes d'Attilas aveugles et féroces qui ne faisaient pas la différence entre les bons et les malins – la Science reconnaît les siens, ainsi qu'il a été constaté.

Le cousin a comaté plusieurs jours durant sur son matelas, tel un naufragé rejeté par un océan intensément pollué.

Il a vomi tripes et boyaux, connu d'intenses tourments et subi de grandes douleurs que personne ne pouvait adoucir, pas même d'une pression de la main, puisqu'il vivait loin de tout contact, secoué dans son lit par les assauts du traitement comme s'il était dans une coque de noix dont les pans de sa tente stérile auraient fait office de voiles, pavillon battant pour une destination incertaine.

— Vous reprendrez bien un peu de morphine, *darling* ?

Car oui, à ce moment-là, seule *sister* Morphine pouvait quelque chose pour lui, cet homme ni vieux ni jeune dont la seule drogue jusqu'ici avait été d'avaler en toussant un demi-verre d'eau-de-vie en fin de repas pascal. Et les proches regardaient le cousin, ravagé, presser la main en forme de poire de cette créature qui, si ça se trouve en plus de tout ça, allait leur transformer le cousin en toxicomane.

Aussi les bien portants se sentaient-ils encore un peu plus frustrés, un peu plus coupables, un peu plus inutiles, avec toujours au fond d'eux ce trouble et vilain sentiment de vexation de celui qui veut aider, mais n'est pas appelé.

Ainsi la mère, qui avait abandonné ses si précieux rosiers et son mari gâteux dans le Vercors pour monter longuement à la capitale – trois jours – soutenir son fils.

— Je suis là, ne t'inquiète pas.

Ainsi une cousine, trentenaire et célibataire professionnelle qui aspirait à consacrer ses heures de bonté non utilisées à un grand malade au lieu de tuer son temps au cinéma, au bal ou au bar.

— Hou hou, je suis là.

Masques, charlottes, blouses et chaussons en plastique remisés dans la poubelle, l'essentiel au fond c'est qu'il s'en sorte, hein, n'est-ce pas, se disaient les regards déjà en partance pour le monde libre.

— À demain, bon courage.

Une fois le terrain déblayé, dans le cadre de la deuxième étape, on s'est préparé à injecter au cousin la moelle osseuse d'un donneur, récupérée de haute lutte, car si l'on est de plus en plus nombreux sur Terre, il y a véritablement très peu de gens compatibles avec soi.

— Un sur un million à peu près, on vous l'a déjà dit, merde.

Le donneur vivait en Amérique, c'est tout ce que l'on savait de lui, ou d'elle, car les cellules de moelle osseuse adéquates n'ont rien à voir avec la nationalité, l'ethnie, ni même le sexe de son porteur.

Peut-être était-ce ainsi un Texan qui mangeait des steaks larges comme des ovnis, ou bien une femme d'affaires qui, ayant perdu sa sœur unique de leucémie, s'était juré de sauver quelqu'un de cette même maladie.

Peut-être était-ce un jeune homme aussi enfoui que le cousin et qui allait, le soir, seul au cinéma en rêvant à l'amour et à ses cellules souches.

À moins que ce ne soit finalement un Afro-Américain, comme on dit, un Noir qui pensait sauver la vie d'un autre Noir, un Afro-Français par exemple. Sauf que c'est celle d'un Blanc qu'il s'apprête peut-être à sauver puisqu'on vous le répète, l'origine ethnique n'a rien à voir avec les cellules de moelle osseuse.

Un Blanc donc, pâle comme un ange poitrinaire et

qui a vu s'étendre son début de calvitie sous les coups de rasoir d'une infirmière.

— Croyez-moi, il vaut mieux devancer l'appel.

Puis, sous la supervision de la grande professeuse Larissa Torgnole, on lui a injecté ladite moelle, avec des gestes tout à la fois étonnamment banals et quasi mystiques, comme nimbés de cette sacralité qu'engendre l'ignorance des phénomènes hémoglobiniques chez les profanes.

Il s'est encore ensuivi de grandes scènes de douleur.

L'organisme fait ce qu'il peut, mais il est parfois complètement stupide. En effet, alors que les cellules du donneur s'efforçaient de sauver la vie du cousin, les anciennes cellules, inutiles, voire malignes, restées pourtant en nombre très réduit, s'ingéniaient à détruire les bonnes dans le but mal compris de protéger leur maître.

Les stupides cellules ont gagné sur les bonnes cellules.

— Oh non !

Le cousin a alors sombré dans un trou noir. Son entourage de même, qui demeurait cependant stoïquement à portée de vue de son lit aux draps blancs frappés de l'AP-HP, tel un cercueil échoué sur une banquise.

La mère priait, la cousine marmonnait, les autres cherchaient les formules appropriées, mais aucune ne venait.

— Putain de merde.